L'ABEILLE.

JOURNAL QUOTIDIEN..... $10 (payable d'avance)
De TROIS FOIS PAR SEMAINE..$10 (payable d'avance)

PAR BULLITT, MAGNE & Cie
No. 81, Rue Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS:
MARDI MATIN, 30 DECEMBRE 1842.

POUR PRESIDENT DES ETATS-UNIS:

HENRY CLAY.

☞Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur l'esquisse tout à la fois spirituelle et profonde de l'histoire d'Espagne, que nous empruntons de la Revue des Deux Mondes.

Foire au bénéfice de l'Asyle des Orphelins— Le public n'a pas oublié que la Foire organisée par les dames, au bénéfice de l'asyle des orphelins, s'ouvre ce soir même dans la Salle de Bal de la Bourse St. Louis et qu'elle ne doit durer que trois jours. L'établissement auquel sont consacrés les produits de cette foire, est un de ceux qui possèdent le plus de titres à l'appui généreux de la population de notre ville: il a tant fait déjà pour l'humanité! Malgré la dureté des temps qui s'est fait sentir pour lui comme pour nous, malgré les embarras contre lesquels il a eu à lutter, jamais il n'a abandonné son œuvre de bienfaisance et de dévouement. La foule, nous en sommes convaincus, s'empressera de venir à son aide et de prendre part à la bonne œuvre entreprise par les dames patronesses qui président à la Foire.

COUR DU RECORDER.

Ire Municipalité.

Michel Rogers, Michel Gallagher et John Johnson ont été envoyés en prison pour comparaître pardevant la Cour Criminelle. Ces trois industriels font le même genre d'affaires que ceux qui se sont dernièrement introduits dans le magasin de MM. Vincent & De Forest. Tous trois se sont adressés au nègre de MM. Pruchon frères, promettant à cet esclave de lui faire obtenir sa liberté s'il voulait leur fournir les moyens de s'introduire dans le magasin de ses maitres. Le nègre accéda à leur demande, et alla prévenir ses maitres des propositions qui lui avaient été faites. Ceux-ci lui dirent de faire ce qu'on lui avait été convenu. Seulement ils allèrent prévenir la police qui, ayant pris ses mesures, s'empara des individus à l'instant où ils s'étaient introduits dans le magasin, sur le levée entre les rues St. Philippe et Dumaine, et y faisaient leur pacotille.

Robert, recrive appartenant à Mme Vignette, a été arrêté à la requête de M. Rivard, chapelier, pour lui avoir volé deux chapeaux sur son étalage.

Un nommé Louis Lafont a été arrêté hier, par la police de la Première Municipalité, pour avoir volé du pain. Cette affaire était de la juridiction de la Troisième Municipalité, Lafont a été envoyé pardevant le Recorder Vizard, qui l'examinera aujourd'hui.

COUR CRIMINELLE.

Willis, accusé d'avoir fait passer à la banque des Mechanics & Trader, un faux check, portant la signature de la maison Hepburn & Turpin, a été conduit aujourd'hui pardevant la Cour Criminelle, pour être jugé. Cette affaire a été renvoyée, l'accusé attendant un témoin et n'ayant pas fait encore d'un avocat pour le défendre.

Le navire des Etats-Unis, *Vandalia*, commandé par le capitaine William Ramsay, est rentré dernièrement à New Port dans le Rhode-Island. Ce bâtiment vient de faire une croisade le long de la côte d'Afrique; il a parcouru tout le littoral qui s'étend de la Gambie au Grand Bareby, sans apercevoir aucun signe de traite, sans apprendre un seul acte de la part des Anglais contre notre pavillon. Le capitaine Ramsay confirme la nouvelle de la destruction du brick américain *Ann Carver* et du massacre de tout l'équipage par la nation des Barcby. Des tentatives inutiles ont été faites pour punir les meurtriers; la nation toute entière s'est retirée dans les déserts afin d'échapper à toute poursuite.

THEATRE D'ORLEANS

LA PEARSON—LA NUIT AUX SOUFFLETS.

Le théâtre augmente chaque jour son répertoire courant: dimanche soir deux pièces nouvelles, un opéra et un vaudeville, sont venues y prendre rang de la façon la plus heureuse, la première surtout. La *Perruche* est en effet une de ces élégantes et spirituelles productions où l'esprit du musicien s'allie à celui du faiseur de livret, pour vous faire passer une heure le plus agréablement du monde. La *Perruche*, malgré la nature toute différente du sujet, *Lorme* en quelque sorte le pendant de *Polichinella* que nous avons récemment applaudi de si bon cœur. Dans *Polichinella* l'émotion est souvent près du rire; dans la *Perruche* le rire domine d'un bout à l'autre; l'intrigue y est légère, les personnages comiques ou joyeux, souvent l'un et l'autre; aussi l'on s'amuse cordialement, tout en se plaisant aux mélodies gracieuses ou originales qui relèvent encore la gaité de scènes vives et plaisantes. Ce serait du reste otter tout l'attrait de ce charmant imbroglio que d'en essayer une esquisse. allez le voir cela vaudra bien mieux, et vous ne regretterez pas votre visite à la salle d'Orléans. Donnons seulement que la partition œuvre d'un jeune compositeur qui marche à grands pas sur les traces d'Auber, se distingue par la fraicheur et la vivacité des motifs. L'introduction qui les reproduit pour la plupart, est coupée avec une certaine originalité de bon goût, et cette originalité se fait sentir également dans les couplets, dans le trio qui ornent ce petit acte et lui donnent une valeur musicale fort réelle. Comme dans la *Figurante* et dans le *Code Noir*, ses deux principaux titres, M. Clapisson a montré dans la *Perruche* un grand talent d'instrumentation qui ne nuit jamais à la facilité du chant; mais il a eu soin d'y joindre la verve, la légèreté, la finesse, qui sont les mérites essentiels d'une œuvre de ce genre.

La *Perruche* nous a montré encore une fois réunis Mme Mme Lecourt, et ce charmant ménage a eu, comme toujours, les honneurs de la soirée. La femme a paru charmante en *demoiselle d'atours*, et elle a chanté, avec cette voix bien timbrée et cet esprit que vous lui connaissez, de jolis couplets qui ont été fort applaudis. Le mari a été peut être plus remarquable encore que dans *Polichinelle*: c'est beaucoup dire, nous en convenons, mais ce n'est pas trop. Il a su donner au portier d'eau *Blaguolet* une physionomie si vraie, et tout en chantant avec l'adresse qui le distingue, rendre avec tant de bonheur la naïveté astucieuse et la malice hardie de l'Auvergnat, que des applaudissements unanimes l'ont accueilli dans tout le cours de ce rôle. Il a dit surtout de la manière la plus drôle l'un des plus jolis mots de la pièce. Après bien des difficultés, il vient de donner un baiser sur la joue d'une future marquise. "Eh! bien, je croyais que c'était meilleur que ça!" Vous prendre l'expression de la figure, vous rendre l'intonation du mot, n'est pas chose possible; il faut le voir et l'entendre. C'est du meilleur comique. M Lecourt, chanteur fort agréable, est en outre, comme on le sait, un comédien plein de souplesse et de goût.

Pourquoi ne peut-il point passer un peu de sa souplesse à Mathieu qui a de l'esprit, mais qui a le tort d'être monotone? Marquis, bourgeois ou paysan, jeune ou vieux, c'est toujours Mathieu. Il saisit bien, du reste, le rôle ridicule du marquis de Champignouelles. Nous adresserons le même éloge à Mlle. Lagier qui est descendue avec assez de succès du grand opéra à l'opera de genre: elle fait une fort bonne femme de général; et il ne lui manquerait rien, si elle n'oubliait pas un peu, ce nous semble, que cette musique lente et vive, il le met quelquefois doit en quelque sorte étinceler, a besoin d'être dite avec une excessive précision. Mme Lecourt, elle, sait le rappeler toujours. Le quatuor forme par les artistes qui jouent la *Perruche*, est en somme des plus agréables.

La *Nuit aux soufflets* est une bouffonnerie qui justifie pleinement son titre. Un beau soir il pleut des soufflets dans les jardins du duc de Ferrare. Le duc Hercule III, bonne comme un duc de vaudeville, poursuit une belle dame qui se dit très secrètement sous les sombres bosquets vers un rendez-vous donné à un bel officier. Ce rendez-vous n'est pas donné dans un but criminel; car la belle dame, la comtesse Hélène, se livre à attendre que son galant lui dise des douceurs en appliquant de sa main blanche et gantée un soufflet. Le fâcher en colère et n'y voyant guère, rend le soufflet à ris joie du marquis de Candale, tuteur de la comtesse Hélène, qui s'en venait surveiller sa pupille. Le mari, un de Candale qui n'a pas envie de garder un pareil cadeau, le passe .... à qui l au duc Hercule lui même! Là dessus, scandale, rumeurs, inquiétudes, puis tout s'arrange dans le vaudeville comme souvent il ne le monde; seulement le vaudeville finit par un mariage, ce qui n'est pas dans le monde la conclusion ordinaire d'un soufflet. La pièce est vivement contenue; elle a été vivement jouée: elle a pleinement réussi, grâce à M. Dessonville, qui est un précieux duc de Ferrare, et à M. Lecourt qui porte fort bien l'habit et l'importance du marquis de Candale; grâce aussi à l'élégance de Mlle. Richer, à la fraicheur de Mlle. Amélie. *La nuit aux soufflets* terminera toujours fort bien une soirée théâtrale.

P. S.—Ce soir la troisième représentation de *Guillaume Tell*; la foule y sera; que les artistes songent à l'obligation que leur impose les éloges accordés unanimement à la seconde représentation; ils doivent se surpasser.

On lit dans la *Gazette de Baton Rouge* du 17.

Nous apprenons, au moment de mettre nous presse, qu'un prisonnier du pénitentiaire a voulu assassiner un de ses camarades, en lui portant un coup de couteau dans l'abdomen, et qu'ensuite il s'est coupé la gorge. On espère que ni l'un ni l'autre ne mourra de sa blessure. Le temps nous manque pour donner tous les détails de ce drame, dont le dénouement a été causé, dit-on, par la jalousie.

On écrit de Plaquemine, le 17 décembre:

ARRIVEE DE HENRY CLAY.—L'honorable Henry Clay arrive dans cette ville, mercredi dernier vers le soir, et la quitta jeudi, pour se rendre à la résidence du juge Porter. Il descendit le fleuve, de la résidence du juge Chinn, sur le bateau à vapeur *Clipper*. Jeudi matin l'hotel des Planteurs était foulé de personnes de chaque partie de la paroisse, qui vinrent offrir leurs respects au grand homme d'état. La politique fut oubliée, et les démocrates ainsi que les whigs s'empressèrent à faire accueil à M. Clay. Sa santé semblait être un peu altérée par les fatigues du voyage, mais son œil vif, son front élevé et sa noble prestance lui restent toujours, et il reçut ses concitoyens avec toute cette courtoisie et cette douce dignité de manières qui l'ont toujours caractérisé. M. Clay quitta l'hotel des Planteurs pour se rendre aux Attakapas, à environ midi, et arrivera à Plaquemine mardi prochain, dans sa route à la Nlle. Orléans.

On lit dans le *Gazette des Planteurs*, journal publié à Plaquemines:

Division de la Paroisse—Nos commissaires de l'autre côté du fleuve sont très occupés à préparer une requête à la Législature prochaine pour avoir une nouvelle paroisse. La requête a été signée par la plupart des habitans d'Iberville et d'Ascension résidant sur le côté gauche du fleuve, demandant à la législature d'ajouter tout le territoire de ce côté de leurs paroisses respectives. Les signataires ne laissent pas de doute que les deux paroisses ne s'empressent d'en former une nouvelle.

Ils se proposent d'établir le siège de justice à New River, &c. &c.—Leurs prétentions à une nouvelle paroisse, sont celles-ci: L'inconvénient, les frais et le danger de traverser le fleuve pour se rendre à la cour à Plaquemine et à Bonnedouville. Ils ont aussi l'importance que les habitans du district de Galveston ont à parcourir pour se rendre aux différens sièges de justice; or, de l'autre côté, la facilité et l'économie qu'il y aurait, en ayant une nouvelle paroisse, avec le siège de justice au centre, comme à New-River. Les signataires ne disent pas ce qu'ils croiraient convenable de faire avec le reste des paroisses d'Iberville et d'Ascension, après qu'ils auront pris leur part.

INT'RIEUR.

[Correspondance particulière de l'Abeille.]

WASHINGTON, le 9 décembre 1842.

Les deux chambres du Congrès se sont ajournées jusqu'à lundi. Le président peu, temp. du sénat et l'orateur de la chambre des représentans ont jugé que ce temps leur était nécessaire pour former les différentes comités permanences qui seront annoncés lundi matin, et pour s'occuper des affaires régulières qui seront traitées durant cette session.

On s'occupe en ce moment de la publication des rapports des chefs des différens départements. Le rapport du maitre de Poste Général présente un résultat satisfaisant depuis longtemps. Les recettes ont fait face aux dépenses. Ce département ne sera donc plus désormais à la charge du trésor.

Le rapport du secrétaire de la guerre montre que les dépenses de l'année fiscale expirant le 1er juillet prochain, seront de plus d'un million de piastres au-lessous de celles de l'année dernière. Il contient une demande de trois quarts de million de piastres qui seraient appropriées au département de l'artillerie et une demande de plus d'un million et quart destinée au département du génie. Cette somme est urgente pour des travaux nécessaires à l'entretien et à la conservation des ouvrages militaires déjà commencés. Cette demande porte à $1,144,154 83 le montant de la somme destinée à l'année pour l'année fiscale expirant le 1er juillet 1843. Le nombre des troupes actuellement au service est de 8,781 y compris 781 officiers commissionnés, et 9,000 non commissionnés, musiciens, artilleurs et soldats. Le secrétaire de la guerre se plaint dans son rapport, en parlant des armes fournies aux Etats, que la Louisiane, l'Arkansas, le New Jersey et la Delaware n'aient pas depuis douze à dix-huit ans, fait parvenir leurs retours de milice.

Pour plus de détails référez vous au rapport lui-même.

Il ne circule aucun *on dit* politique concernant le gouvernement ou le cabinet.

POLITIQUE ETRANGERE.

PARIS, 16 novembre 1842.

DE L'ESPAGNE.

L'Espagne continue à présenter le spectacle original qui en fait un pays à part en Europe. Son histoire politique est de plus en plus une série de mystifications. On en peut juger par ce qui s'est passé depuis six mois.

Première mystification: les Anglais.

On sait quels efforts ont fait les Anglais pour s'attacher le parti exalté espagnol. Ils lui ont donné jusqu'à l'existence; car, avant leur intervention, il n'existait pas. Après l'avoir mis en monde, ils l'ont dirigé, armé, soldé, exalté, et, pour prix, reconnu, et lui ont semé les idées qu'il a réalisé. Ils lui ont cherché le chef qui lui manquait; ils l'ont installé dans ses manœuvres, ils l'ont dirigé dans ses combats, ils l'ont consolé et réformé après ses défaites. Aucun sacrifice ne leur a coûté pour mener à bien ces enfant chéri de leur politique. Ils n'ont épargnés pour le servir ni temps, ni argent, ni peine, ni scandale. Pendant que leurs agens lui prodiguaient, sur les lieux, des secours occultes, leurs ministres lui donnaient, à plusieurs reprises, des éloges publics dans le parlement; leurs journaux ont retentissement de sa gloire et de ses vertus patriotiques. Enfin, après plusieurs années de luttes, de trahisons, de tentatives avortées, de dépenses perdues, d'espérances toujours ajournées toujours renaissantes, cette grande œuvre arrive à sa fin. Le succès aura coûté cher; qu'importe! il faut chercher une femme, n'payer une tête et on finit par mer de la liberté contre celle qui a tant contribué à donner la liberté à l'Espagne. Mais enfin le but est atteint, c'était l'important.

Dieu sait quelle joie ce sont dû éprouver alors les patiens organisateurs de cette longue conspiration. Ils ont poursuivi par la politique anglaise depuis plus d'un siècle était donc atteint. Le pacte de famille était déchiré. L'Espagne échappait à son antique commanderie d'intérêts et d'idées avec la France; elle tombait sous le joug de l'Angleterre. L'Angleterre avait déjà un pied sur Gibraltar et les deux pieds sur le Portugal; elle allait enfin se en air de la Péninsule entière. Quelle proie! Il y eut de magnifiques calculs faits dans la cité, et les traités de Westminster retentirent de cris de triomphe. Wh ge et tories s'embrassèrent sur des sacs de coton. Sir Robert Peel, habituellement si reservé, ne put résister à l'entraînement, et s'échappa jusqu'à dire en plein parlement, que le fameux traité de commerce avec l'Espagne était sur le point d'être signé.

O vanité de la politique! o fatal retour des choses d'ici bas! A peine le premier ministre anglais avait-il prononcé ces paroles d'espérance, que l'événement est venu lui donner un démenti. Tant que M. Aston, représentant de l'Angleterre à Madrid, s'était tenu dans les généralités sur les rapports de bienveillance qui allaient désormais exister entre les deux pays, le nouveau gouvernement l'avait laissé dire; mais dès qu'il a voulu préciser un peu la question, il a été repoussé. La partialité avait accepté avec empressement tous les services que l'Angleterre lui rendait, pourvu qu'il n'eût rien à donner en échange; mais dès que le duc de Rabéras vint, il a refusé de payer le *petit mémoire* qui lui a été présenté. Un tel exemple fut peut être par trop d'honneur à ceux qui l'ont donné; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est très divertissant pour la galerie, et il a dû, pour l'Europe en général, et pour la France en particulier, être bien agréable aux Anglais ce qui nous est arrivé à nous-mêmes après la campagne de 1823. Quand Ferdinand VII eut été remis sur son trône par l'armée française, il se moqua de nous. Ainsi a fait le parti exalté avec l'Angleterre. Après avoir profité à titre à nos dépens, nous pouvons rire aux dépens des autres.

Comment s'est accomplie cette révolution imprévue? Tout naturellement. Les anglais ont voulu trop prendre à la fois. Ils auraient probablement emporté de traité avec l'Espagne s'ils n'avaient pas négocié en même temps avec le Portugal. Ils ont trop avec le Portugal alarmé trop d'intérêts en Espagne. Le parti exalté est principalement puissant dans deux provinces, la Catalogne et l'Andalousie, la Catalogne n'a jamais voulu du traité avec l'Angleterre, parce qu'elle craint pour ses manufacturières; mais l'Andalousie désirait ce traité, parce qu'elle en espérait un écoulement pour ses vins. Quand on a su près la fin des négociations avec le Portugal, l'Andalousie a cessé d'espérer; elle a compris tout de suite que les vins du Portugal auraient désormais une telle faveur en Angleterre, que la concurrence lui devenait impossible. Alors les députés Andalous se sont réunis aux députés Catalans pour repousser le traité, et il n'y a plus eu moyen d'y songer. Le ministère qui le préparait, qui l'avait proposé, n'est empressé de l'abandonner. M. Martinez, qui est un ténacieux partisan de l'alliance de l'Angleterre, a été le seul qui n'ait pas pris son parti de bonne grâce; il a crié un scandale, à la violation de la foi jurée, ni plus ni moins que M. Aston lui-même; par malheur, M. Gonzalez lui a répondu en niant de haute manière, et tout a été dit. Non seulement le traité n'a pas été signé, mais il a été généralement convenu qu'il n'en avait jamais été question.

Et le régent? Le régent, suivant son usage, a annoncé tout les faits accomplis. Véritable souverain constitutionnel, il a reconnu au traité comme il l'aurait signé. Si les anglais avait été heureux, comptés sur lui, ils ont eu tort. Il ne s'est pas donné la maladresse pour les servir. Parfaitement tranquille dans la haute sphère qui l'abrite, il s'inquiète peu de ces questions ardentes qui s'agitent au-dessous de lui. Les anglais ont voulu qu'il fut régent: il l'est; que demandent-ils de plus? Si le traité avait passé sans difficulté, à la bonne heure; mais il aurait fallu lutter, s'exposer à des embarras, se mettre sur les bras de mécheuses affaires; c'est impossible. Un jour peut-être, plus tard, quand les esprits seront un peu calmés, il verra. Pour le moment, il ne peut exposer son autorité à un échec.

Voilà pour la première mystification; passons à la seconde.

Seconde mystification: les exaltés. Jusqu'ici les exaltés ont eu le beau rôle; ce sont eux qui ont dupé les anglais. Parbleu, ils vont être dupés à leur tour. Si les anglais ont eu un but dans la révolution de septembre, le traité de commerce, les exaltés en ont eu un autre, la réalisation de leurs idées politiques. Ce but, ils ne le tiennent pas plus atteint que les anglais n'ont atteint le leur. Depuis deux ans que la révolution a eu lieu, ils ont fait effort à plusieurs reprises pour le ressaisir du pouvoir. Une circonstance inattendue et toujours venue déjouer leurs plus habiles combinaisons. Tantôt c'est la discorde de quelques scènes de la triple régence; tantôt c'est la brusque tentative de Diego Leon et de ses amis, qui renverse autour d'Espartero, par le sentiment d'un danger commun, le bâtonnet à demi-délié des ultra-révolutionnaires.

Kalfo, un mois de mai dernier, ils ont cru un moment toucher au succès. Après bien des tentatives détournées qui n'avaient pas réussi, ils avaient pris le parti d'attaquer de front. Une coalition s'était formée dans le Congrès pour renverser le cabinet. Plusieurs avertissemens significatifs avaient été donné; les exhortations s'obstinèrent à rester. Un beau jour, après une discussion de treize heures, la résolution suivante est adoptée à la majorité de 85 voix contre 78: *le ministère n'a pas le prestige et la force morale nécessaires pour faire le bonheur de l'Espagne, et il ne lui reste d'autre alternative que de dissoudre les Cortès.* Voilà qui s'appelle parler net. Après cette démonstration vigoureuse, le ministère a abandonné la partie. La coalition est donc victorieuse, direz-vous? Point du tout.

Nous allons trouver ici le régent moins indifférent, moins philosophe que dans l'affaire du traité de commerce. Il est vrai que c'est lui cette fois qui est directement menacé. La coalition avait deux chefs reconnus, MM. Olozaga et Cortina. L'un d'eux, M. Olozaga, avait déclaré d'avance qu'il n'accepterait pas la mission de former un cabinet: c'est celui-là qu'Espartero a fait appeler pour lui confier ce soin, et il se garda bien de faire voir celui qui aurait accepté, M. Cortina. Après quelques jours et s'est montré bien haut le refus de M. Olozaga, le régent apprend qu'il a partout tous ses douleurs envers la majorité du Congrès, il a s'adresse à un personnage infiniment peu parlementaire, à un soldat comme lui, le capitaine-général Rodil, qui était alors commandant en chef de l'armée du Nord. Quinze jours après, la *Gazette de Madrid* publiait les noms de nouveaux ministres, dont Rodil était président. Parmi ces noms, il n'y en avait pas un seul qui appartint à la coalition.

Le ministère Gonzalez était tombé parce qu'il n'avait pas su user de prestige parlementaire; le nouveau en avait-il d'avantage? On va en juger. Des six membres qui le compose-ont, un seul est député, Rodil, mais il n'a jamais siégé avant d'être ministre. Les cinq autres sont sénateurs, et, comme tels, à peu près inconnus dans la chambre des députés. Or, pour pouvoir se rendre aux Cortès, un sénateur a besoin d'un autorisation, et il n'est pas probable que le régent, qui a bien voulu avoir la cédé gracieusement chez chosen, a donné à ces intimes le surnom de *Cabinet des cinq siècles*. Pas un d'eux n'était connu comme orateur en somme ministériel. Un seul fait était significatif, c'est que le Président du conseil était un général comme le régent, et que le plus important des ministres après le Président, le comte d'Almodovar, était un autre général. Les Espagnols qui comprennent toujours à demi-mot, ont vu par-là clairement que cela voulait dire, et ils se sont tenus pour avertis.

Quand ce ministère a paru pour la première fois dans les Cortès, Rodil a lu un programme de *dix lignes* parfaitement laisinglishant; il parait même qu'il le fut en tâtonnant, en balbutiant, d'une manière un peu ridicule, comme peut le faire tout vieux guerrier qui aime mieux manier le sabre que la parole. La politique de ce sabre, qui a ravagé la Navarre, se promettait d'être aussi l'habit du ministre. Cette manœuvre-là a aussi eu début de l'autre. Dès ce moment, il n'a plus été question de coalition et de prestige parlementaire. Les chambres ont tenu encore quelques séances pour la forme. Un message inutilement prolixe et peu sympathique y fut prudemment mis en mention, et le ministère, en sa qualité de non-gouvernant, tenait une bonne et un poil chacun. Il a fait ensuite, à l'aide d'une demi-grosse de députés qui lui sont dévoués, ce qu'il a voulu d'abord, et il a donné à la reine régente, pour son anniversaire, le bouquet qu'elle désirait. Dès ce moment, il n'a plus été question de rien. Les chambres ont été prorogées, et le ministère a été déclaré le plus fort. Il l'est, en effet, jusqu'à ce que la reine ait atteint sa majorité, ou jusqu'à ce que le régent ait besoin de lui pour se faire nommer tuteur. Alors il sera renversé, et il le sera probablement par ceux qui l'ont soutenu jusqu'ici, par les exaltés. Ils ont cru tout à l'heure qu'ils allaient le renverser, et ils ne le renverseront que lorsqu'ils croiront pouvoir le remplacer. Ils ont cru qu'ils allaient le renverser, parce qu'ils ont vu le régent abandonner ses ministres à leurs propres forces, et ils ne le renverseront que lorsqu'ils verront le régent abandonner ses ministres à leurs propres forces, et ils ne le renverseront que lorsqu'ils verront le régent abandonner ses ministres à leurs propres forces.

Voilà comment les exaltés, après avoir mystifié les Anglais, ont été mystifiés eux-mêmes. Mais ce n'est pas tout, et nous ne comptons pas en rester.

Troisième mystification: le reine.

Une des plus grandes questions qui passent s'agiter pour l'avenir de l'Espagne, est sans contredit celle du mariage de la reine Isabelle. Tous les partis en étaient fort occupés il y a quelque temps. Le reine devait avoir douze ans le 10 de ce mois dernier, et douze ans, c'est l'âge habile pour les princesses de la race de Bourbon. Les deux cabinets et des combinaisons à n'en plus finir, chez tous ceux qui pouvaient craindre ou espérer quelque chose du mariage. Au premier rang des préférables se plaçait naturellement un des fils de l'infant Don Francisco, frère de la reine Christine, beau-frère du feu roi Ferdinand VII, et sa femme, la princesse Charlotte, est sœur de la reine Christine; leurs fils sont donc à double titre cousins-germains de la reine Isabelle. A leur qualité de Bourbons, ils joignent celle d'Espagnols; tout en fait des candidats nés à la main de la jeune héritière du trône de Philippe V.

L'infant Don Francisco était en France avec sa famille. Quand il a vu approcher l'époque de la majorité de la reine, il a fait demander au régent la permission de rentrer en Espagne, ce qui lui a été gracieusement accordé. Arrivé à Madrid, il s'est empressé de se mettre en rapport avec Espartero. Celui-ci, qui n'oublie jamais ce qui peut donner à sa personne le plus d'éclat possible, a profité de la circonstance pour traiter en prince d'égal à égal. Les vieux royalistes ont été indignés de voir le petit fils de Louis XIV entouré par un parvenu. L'infant et l'infante se sont prêtés à tout. Ils se sont laissés montrer en spectacle par leur protecteur dominateur, qui ne leur a rien épargné en fait de petites humiliations d'étiquette. La perspective d'une couronne fait passer sur bien des choses. Puis, quand le jour est venu où l'on a consulté de partir de mariage, Espartero a fait la sourde-oreille. La reine était bien jeune, bien enfant encore; on avait le temps de l'attendre et de se blinderment, tous ne pressait. Une affaire si grave! y pensait-on? Il ne fallait pas la précipiter.

L'infante Charlotte, qui n'abandonne pas facilement un projet ambitieux, a eu à la première à perdre patience. Espartero avait il renfermé d'autres idées? N'était-ce chez lui qu'un effet de son indécision et de son indifférence habituelles? Prenait-il enfin un malin plaisir à prolonger les incertitudes des augustes solliciteurs? On n'en sait rien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'infante a pris enfin son parti, et qu'elle a envoyé d'arriver à son but par d'autres voies. Des officiers de la maison de la reine ont été gagnés sous main; un d'eux a été mettre sous les yeux de la jeune Isabelle un portrait de jeune prince. Espartero, en apprenant ces menées, s'est écrié: Il a fait savoir aux enfans que leur santé avait besoin des brises de mer, et l'infante indignée, a été forcée de quitter Madrid. Voilà où l'ont amenée toutes les avances qu'elle avait faites, et qu'on avait reçues si superbement. Elle est maintenant, avec son mari, à Barrugosse, où elle se fait adresser publiquement des vers en l'honneur du futur époux de la reine. Tout récemment, ils ont demandé la permission de retourner à Madrid: on le leur a refusée. Et de trois.

[*La fin à demain*]

☞SALSEPARELLE DE BAND—Les maladies de la peau sont très nombreuses et leur pathologie, jusqu'à présent, a été excessivement obscure. Les Dartres, par exemple, s'embarrassent de tous les remèdes. Cette affreuse maladie commence, qui tentera, c'est-à-dire le plus léger, le plus petit, le plus insignifiant de l'état impur de l'économie animale, et de certains dérangemens dans les fonctions de l'estomac, a cause d'un courant de bile, se trouve in capable de remplir ses fonctions naturelles, et se répand avec une sympathique vue lui, produisant une irritation extraordinaire et une démangeaison, tantôt une humidité et un relâchement, tantôt une sécheresse, d'abord d'abord d'une démangeaison brûlante de la peau qui l'oblige à se gratter jusqu'à ce qu'elle devienne rouge, ensuite elle se couvre, dechargeant leur cruel ennemi, et ainsi de suite pour; alors survient les cruel scès qui se séchent: la maladie semble avoir disparu; mais bientôt elle s'annonce encore et reparaît avec plus de violence qu'auparavant par l'augmentation et se répandre sur tout le corps.

L'chair exacte a prouvé que la Salsepareille de Band guérit radicalement toutes ces maladies, par ses opérations particulières sur le sang et la peau. Elle se mêle à la circulation et étend son influence jusqu'aux plus petites veines des éloignées. Elle donne du ton et de l'énergie aux parties affaiblies, et rend à la peau et au sang la source de la vie. Le tempérament se renforcit, la maladie disparaît, et le malade est entièrement guéri.

Pour preuve de sa valeur et de son efficacité, voir les certificats publiés journellement dans les différens journaux.

Préparé et vendu en gros et en détail, et pour l'exportation par H. S. Band & Co., droguistes et chimistes, établissement, 279, Broadway, coin de Grand street, New-York.

Vendu à la Nouvelle-Orléans, en gros, en détail et pour l'exportation à leur bureau du Sud, rue St. Charles, No. 13,

et aussi chez SICKELS & Co., 66, rue du Canal,
et ANDREW OLIVER & Co. 81, rue de Chartres.
Et chez tous les apothicaires et marchands-droguistes des Etats-Unis.

Prix—$1 la bouteille.

☞IMPORTANT.—Insister pour demander la Salsepareille de BAND, et non une autre.

☞HEMORROIDES—Il sera connu aux piastres à la personne qui, ayant acheté un pot de Pommade de May, rapportera le même pot, sans avoir retenu une quantité suffisante pour guérir. Tout autre personne de propriétaire aux agens, et de 5 pots de mille bouteiller des cas de guérisons les plus remarquables de faire cette remise. Nous pourrions indiquer à nos lecteurs plusieurs de ces cas, mais nous leur laissons le plaisir de les découvrir eux-mêmes pour leur bonheur, mais nous préférons montrer les originaux. COMSTOCK & ROW.

Nous appelons l'attention des marchands sur une vente de marchandises qui aura lieu aujourd'hui par J. L. Brard, au No. 53, rue des Magasins, via la levée. La vente commencera à 10 heures 1/2 30 déc

☞L'attention des détaillans de la ville et de la campagne est appelée à la grande vente de bottes, souliers et brodequins de choix, qui aura lieu ce matin, à 10 heures, au magasin de E. TARTET, encanteur, 130, rue de Chartres.

LISTE MARITIME.

PORT DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

EXPEDIES.

Navire Elizabeth Brace, Folland, Liverpool.

Brick Chocaw, Miller, New York, H. & J. P. Whitney
Navire à vapeur Neptune, J. Alexander
J. Reed

ARRIVES.

Bateau de remorque Phenix, Ashuelo, des Passes, avec 2 navires Malte et Russell.
Bateau à vapeur Mississippi, Davis, des Passes, avec les navires Hendon et Remittance.
Bateau de remorque Paul Jones, Gow, de la Grande Prairie.
Navire Hale, jun, Patton, de Bath, Me.
Navire Brick Ariel, Leighar, de Brême.
Navire Hindoo, Perkins, de Boston.
Navire Remittance, Sibsby, de Portland, Me.
Barque Osprey, Giles, de Middleton.
Brick Mary Pannell, Schofield, de Liverpool.
(Gouv. Abbotbish, Sawyer, de Portland, Me.
Sloan, Carrolton, Paris, de Fort Leon, Fe.
Steamer Manhatten, Doherman, Louisville.
" Gatorere, Verbois, Baton Rouge.
" Marque, Autin, Natchez.
" Patrick Henry, Bradford, Louisville.
" Waverly, Marsh, d'Alexandrie.
" Belle Key, Bell, Natchez.
" Princess, Sandford, Natchez.
" Mount Vernon, Perron, Louisville.
" Importer, Johnson, Cincinnati.
" Mary Tompkins, Carter, St. Louis
" Tn. Ee, Wiggins, Passes à la Mothe.
" Charlotte, Bell, de Louisville.
" Douglass, Wright, Alexandrie
" Tomschiki, Johnson, des Attakapas.

DEPARTS DES NAVIRES A VAPEUR.
A destination.

De Natchez..... 4 déc. ..... 1 jan.

DERNIERES DATES.

New-York	déc 9	Londres	nov 19
Boston	déc 3	Liverpool	nov 12
Baltimore	déc 8	Paris	nov 12
Philadelphie	déc 9	Havre	nov 14
Philadelphie	déc 8	Antwerp	nov 16
Charleston	déc 11	Vera-Cruz	déc 3
Mobile	déc 3	Matico	nov 3
Galveston	déc 2	Tampico	nov 30

☞Le navire PRENTICE, capitaine Hopkins, sera en partance demain pour le Havre. Les chargeurs sont invités à se porter leur manifeste à la Douane pardevant

W. & J. F. WHITNEY, 78, Comp.

☞Le navire VILLE DE PARIS, capitaine Sturgess, des Havre, débarque ses marchandises au bas de la Presse Municipale. Les consignataires sont particulièrement priés de retirer leurs permis avant dix jours, autrement ils seront immédiatement qui fait échouer leur invention favorite

L. B. GALE, Commissaire.

☞Le palais et peintres, qui ont été capturés, ainsi que le général en chef, François CHATEAUBRIAND, ne seront responsables des destructions par l'espagnole de ce navire.

17 déc BERSAULT FRERES, 56, St. Louis.

Mme Charlotte Levy & Co. viennent de recevoir les plus nouveautés de Paris, consistant de modes les plus nouveaux, tels que chapeaux, bonnets, turbans, fleurs, garnitures, &c. qu'elles offrent à vendre à un petit profit.

Un dames s'occupant aussi de la confection des modes de tous genres. Elles espèrent, par les soins qu'elles mettront à remplir les ordres qui leur seront donnés, obtenir l'honorable patronage des Dames de cette ville.

Encoignure de Pierre et Royale

MAGASIN DE MODES,

Rue Bourbon entre Orléans et St. Pierre.

Mlle. VINCENT a l'honneur d'informer les Dames de la ville et de la campagne qu'elle vient de recevoir par la nouvelle Louis XIV deux saisons de Chapeaux, dans les modes.

Qui sont terminer promptement la route de toutes ses marchandises, les prix en seront réduits. 30 déc—3

SI le présent avis vient sous les yeux de Monsieur ANT. GUERRERO, il est prié de passer au comptoir des soussignés, qui ont quelques renseignemens importants à lui communiquer.

30 déc SOUTIN, GALLY & Co. 79, Toulouse.

HENRY CLAY.

L'honorable HENRY CLAY partira à Carrollton à bord du steamboat Lyra, capitaine Clarke, JEUDI MATIN prochain, à 7 heures. Les amis de ce célèbre citoyen et tous les candidats et les habitans du général, sont que les personnes désirent actuellement dans cette ville, sont respectueusement invitées à se trouver sur le bord de la rue Poydras, à la hauteur de l'Amphithéâtre, pour se rendre à la rencontre de ce grand homme, et l'accompagner dans son retour.

Par ordre du Brigadier-Général, HARRIS CARRILLER, commandant la Légion de la Louisiane.

(Signé)

CHS L. DUROCHER,
Aide-de-Camp.

19 déc

MOSCHETTERI DE MONTE VERNON.

☞ ATTENTION. ☜

La compagnie procédera à son grand général procession 22 du courant, à 9 heures du matin, en grande uniforme d'un rang pantalons d'hiver et d'été, et armes et munitions de guerre. Si après être venu il manquera à cette ordre, sera immédiatement arrêté. Par ordre du Capitaine.

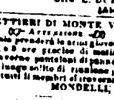
MONDELLI, Capitaine.

☞ Domenica prossimo, 22 del corrente la compagnia si radunera alle nove del mattino, in grande uniforme con armi e in uniforme soprabotte si marcia d'ordine della domenicalle quarantu del venti tre di dicembre 1842.

Par ordine del generale,

MONDELLI, Capitano.

26 déc



CAZADORES DE ORLEANS.

En complémentaire à la ordon ennanada del 8e fu de Brigadier Comandante de la Legion de la Louisiana ja Cazadores des tomara las armas el jueves proximo 29 del corriente, à 3 se reunirán en el parque de costumbre à las 7 en punto de la mañana, con casaca y pantalon de pella, a fin de cumplir a